

BERTRAND MANDICO

DOSSIER DE PRESSE

SI LA NUIT M'OUBLIE, GREVEZ MES ILLUSIONS ANTICINEMA

Exposition du 21.11 au 17.01.2026

Vernissage jeudi 20 novembre à 19h
en présence de l'artiste



le parvis

scène
nationale
Tarbes
Pyrénées
art contemporain
cinéma

SI LA NUIT M’OUBLIE, CREVEZ MES ILLUSIONS ANTICINÉMA

L’ANTICINÉMA que professe Bertrand Mandico, est une sorte de manifeste qui s’intéresse aux nouvelles manières de faire et diffuser l’image en mouvements.

Au moment où les spectateurs ont tendance à fuir les salles de cinéma, les centres d’art contemporains lui apparaissent alors comme des lieux propices aux développements de langages hybrides, tout autant qu’a la variété des expérimentations formelles qu’ils permettent.

La présence in vivo des regardeurs/visiteurs est également un des éléments importants qui motivent sa démarche.

C’est pourquoi petit à petit ce cinéaste iconoclaste se tourne vers les lieux d’art contemporains, se consacrant ainsi à des projets en «live action » expérimentaux qui participent pleinement au renouvellement des esthétiques cinématographiques et plastiques contemporaines .

Les films de Mandico ressemblent d’ailleurs à de véritables cabinets de curiosités !

Son cinéma Hybride, mélange de classicisme, de baroque, de luxure, d’étrange, d’érotisme et de ludisme, est preuve de sa liberté souveraine.

Il faut alors imaginer le décor que prévoit l’artiste : un appartement moderne et luxueux des années 90. Murs et sol noirs. Canapés cuirs, table en marbre, étagères métalliques, éclairages ténus, tableaux et photos accrochés aux murs que des rideaux et feuilles décors viennent séparer.

Au milieu un lit défait, et un corps écrasé par une sculpture géante de Janus. La scène de crime... qui sera rejouée 4 fois par les mêmes acteur.ice.s selon des scénarios différents. Moteur !

Ce projet dont les composantes oscillent entre art contemporain, cinéma, musique, performance... désir et mort fait preuve d’une démarche aussi triviale qu’elle est intellectuelle.

Et c’est justement à ce propos que sa recherche m’intéresse. En ce qu’elle ouvre l’art à l’écriture de langages hybrides, à l’expérience d’une sensibilité et d’une présence visuelle autre, élaborant ainsi, par connivences, allusions et coïncidences, des esthétiques et des modes de création qui permettent d’échapper aux formes convenues et reconnues de l’art contemporain, comme du cinéma.

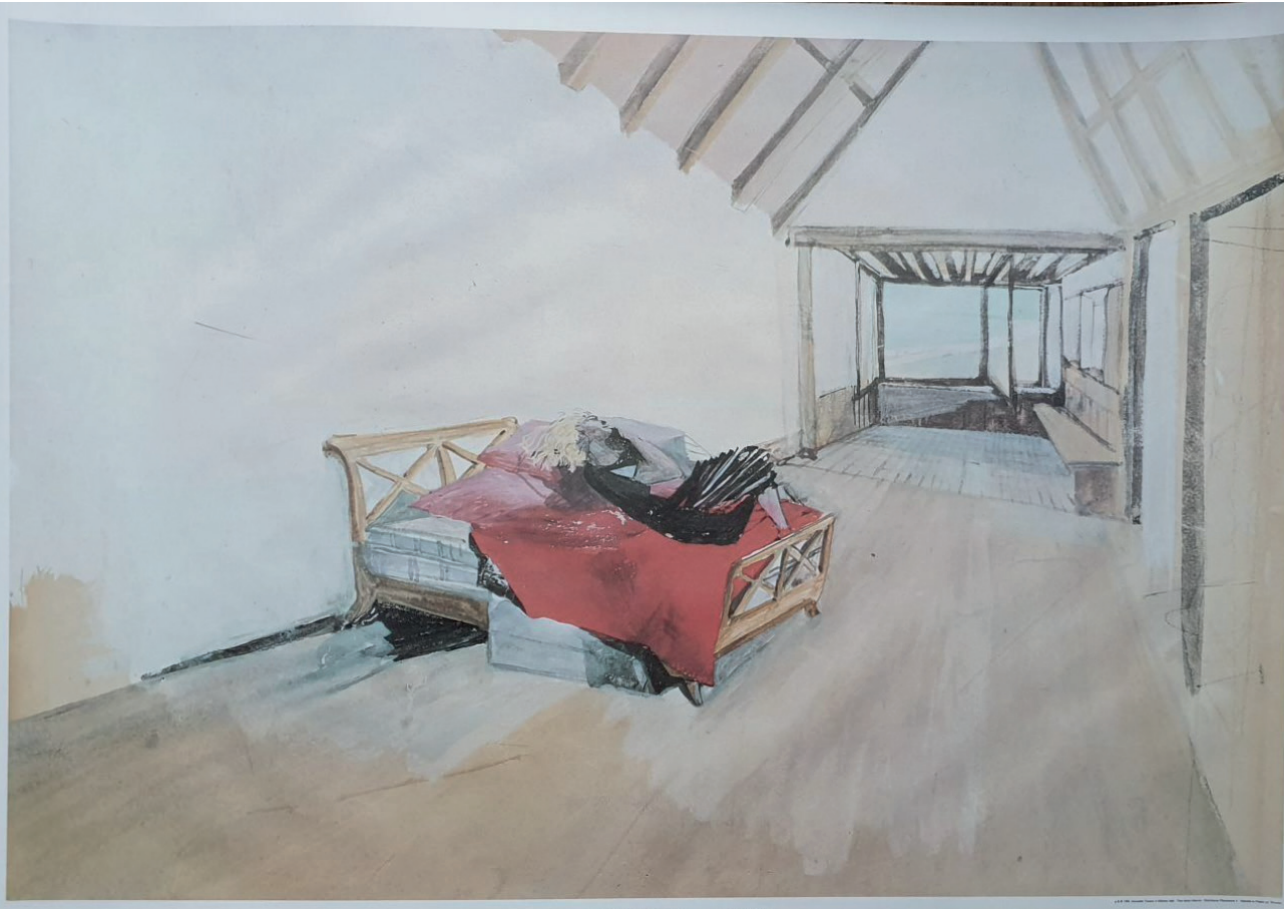
**Magali Gentet,
responsable du Parvis centre d’art
contemporain d’intérêt national et
commissaire de l’exposition.**

Si la nuit m’oublie, crevez mes illusions (Anticinéma) est la première exposition/tournage de Bertrand Mandico dans un centre d’art contemporain en France.

EXPOSITION & TOURNAGE
(SÉLECTION)



© Bertrand Mandico,



Alexandre Trauner, *La chambre de la plage*, 1940. Gouache, crayon, encre, encadré (bois, carton, verre), 45 x 55 cm, 55 x 75 cm (encadré). Collection privée.



© Bertrand Mandico



© Bertrand Mandico



© Bertrand Mandico



© Bertand Mandico

INTERVIEW BERTRAND MANDICO

PROJET PARVIS / ANTICINEMA / BERTRAND MANDICO

SI LA NUIT M’OUBLIE, CREVEZ MES ILLUSIONS

Magali Gentet : Qu’est ce qui t’a motivé dans ma proposition d’exposition au Parvis centre d’art contemporain ?

Bertrand Mandico : Quand tu m’as invité à réaliser une exposition autour de ma pratique plastique du cinéma, j’ai tout de suite eu envie de créer un studio de cinéma dans l’espace du centre d’art. Mon idée était d’y réaliser un tournage en créant un espace spécifique dédié à la réalisation et à la projection de mon mode de fabrication. C’est-à-dire de travailler sur la question du décor abandonné, de la trace et du film inachevé comme épiphanie artistique-cinématographique.

M.G : Et donc, que vas-tu faire concrètement ? Peux-tu nous parler de ton dispositif ?

B.M : Au Parvis, je vais mettre en place un décor « prêt à l’usage » qui sera agrémenté d’éléments de tournage, mais également de matériaux et de formes liés à ma pratique plastique. Comme des plaques de verre (matte-painting-collage), des sculptures mouvantes, des écrans de télévisions cathodiques diffusant des images de casting, des celluloids de films inanimés, des maquettes de “décors aquariums”, des photos de plateaux nus, des recherches sonores, des textes, des collages, etc. Tous ces éléments qui, en somme, me servent à l’élaboration d’un film et qui en échelonnent la fabrication.

M.G : Tu m’as parlé également d’un tournage pensé comme une performance... C’est-à-dire ?

B.M : Oui, durant le week-end qui précède l’inauguration de l’exposition, je tournerai mon film sur un support pellicule et je laisserai « en plan » le studio, tel qu’il aura été abandonné à l’issue du tournage... Volontairement interrompu une fois la somme allouée au projet dépensée. Cela correspond à 3 jours de tournage. Le studio abandonné sera quant à lui pensé comme une installation et le tournage, qui pourra aussi être vu comme une « performance », fera office de préambule à l’exposition.

M.G : Ce Studio sera donc le cœur de l’exposition ?

B.M : Le cœur... et le piège ! Je me retrouve dans la démarche des

Tableaux-Pièges de Daniel Spoerri qui utilisait tels quels les reliquats de ses repas, ses mégots de cigarettes écrasées, sa vaisselle sale, pour les figer dans leur instantanéité puis les arrocher directement aux murs. Mon studio est en quelque sorte un « Studio-Piège » qui va conserver la situation donnée du tournage en ce qu’elle a d’instantané et de réel. Ainsi, les différents éléments du studio seront laissés « en plan » et fixés dans le lieu. Tandis que les images, qui auront été filmées in situ, seront développées puis projetées sous une forme brute, non travaillée. Ces projections/traces se superposeront au chemin parcouru par le corps des visiteurs... dans les décors. Et les sons bruts seront également diffusés dans l’espace. Le public pourra ainsi voir ma « maison cinéma » abandonnée ainsi que les fantômes continuant à la hanter.

M.G : Outre les fantômes, tu parles souvent «d’excroissances». Qu’est-ce que cela signifie pour toi ?

B.M : Il s’agit tout simplement de mes essais cinématographiques inachevés ! Des fragments égrainés comme autant d’énigmes que j’aime parsemer dans mes films. Dans l’exposition au Parvis, ils apparaîtront dans l’antichambre du studio.

M.G : Alors on peut dire que cette exposition, *Si la nuit m’oublie, crevez mes illusions*, est un éloge de l’inachevé. Qu’en penses-tu ?

B.M : Tout à fait. Avec le temps, je me demande si je ne suis pas en train de devenir un (ou une...) cinéaste de la fragmentation. C’est du moins ainsi que je constitue mes films de « recherche ». En fragmentant mes tournages pour mieux tirer parti des présences des actrices, des collaboratrices/collaborateurs, des décors et des budgets souvent contraints. Finalement, c’est en agrégeant ces fragments sur la table de montage que je déconstruis une filmographie d’œuvres inachevées ou partiellement montées.

M.G : Quelles sont tes influences ? Connais-tu des pratiques similaires chez d’autres cinéastes ?

B.M : En réalité, il existe une grande quantité de films inachevés ou

perdus. Ils sont souvent l’objet de fantasmes et de fascination. Je pense que j’ai été grandement influencé par la fin de carrière d’Orson Welles et par sa mosaïque de films en jachère, tous plus beaux les uns que les autres. Tels une constellation d’énigmes. J’ai fini par me persuader que l’achèvement d’un film, selon le pragmatisme de « l’industrie », était peut-être une hérésie artistique. Dans un monde rempli d’images en mouvement, un monde saturé de films narratifs et d’instantanés vidéo, le cinéma doit interroger sa pratique et ritualiser son existence !

M.G : Le cinéma artistique serait donc selon toi une œuvre inachevée ?

B.M : L’art (s’il y a un art au cinéma) réside peut-être en effet dans l’état de grâce du fragment brut, plutôt que dans l’achèvement et le polissage de l’ouvrage fonctionnel. On connaît les partis pris artistiques de films dont les plans sont laissés dans leur entièreté pour atteindre une vérité (Chantal Akerman, Andy Warhol). Malheureusement, le geste artistique d’un film laissé volontairement inachevé est perçu par le « système » comme un échec, un manquement et non comme un aboutissement. Trop souvent, on préfère constituer un scénario en balisant le récit et les émotions plutôt que de révéler le chantier de la « décorture ». Et pour en revenir à Orson Welles, grand admirateur de Picasso et de la modernité de son *Arlequin* aux finitions disparates (1923), il a sans doute voulu remettre en question cette idée esthétique et narrative de la forme achevée que nous a imposé le « système ». Mais il lui fut impossible d’assumer publiquement ce choix qui l’aurait privé de subventions. Pourtant, dans certaines interviews, il parle d’un projet ultime, « moderne », « avant-gardiste », d’un « prototype », sans en dire plus. On le ressent en regardant les scènes de ses derniers projets. Partiellement montées et laissées en plan, elles procèdent de la constitution d’une œuvre organique et ésotérique.

M.G : Y a-t-il d’autres cinéastes plus contemporains qui partagent avec toi cette vision ?

B.M : Bien sûr ! Si on évoque des cinéastes qui font le pont entre l’industrie du cinéma et l’expérimental, on pense en premier lieu à David Lynch qui a constitué

parallèlement à ses films et séries une constellation d’essais filmiques qui n’ont pas encore été répertoriés. Ces essais ont été accompagnés par une pratique plastique que nous ne devons pas voir (ou entendre) comme des peintures, sculptures, dessins, collages, photos, disques etc., mais comme des fragments de films aux récits enfouis. C’est mon interprétation bien sûr. Je peux citer d’autres artistes de cinéma comme Shuji Terayama, Sergueï Paradjanov, Chris Marker...

M.G : A ton avis, comment peut-on faire pour révéler ces œuvres, ces fragments invisibles ?

B.M : Il faudrait donner accès aux rushes, aux traces... Et laisser les spectateurs/spectatrices se perdre dans ces méandres, dans tous ces éléments qui racontent encore plus qu’un film... À l’inverse d’un musée du cinéma qui fige la documentation de façon rationnelle. Tous ces éléments doivent être vus et ressentis comme une matière vivante, conçue et connectée par l’artiste de cinéma qui l’a initiée.

M.G : Tu parles d’un état de grâce enfoui dans les films. Peux-tu nous en dire plus ?

B.M : Lorsqu’on est sur un plateau et qu’on capte l’épiphanie, c’est-à-dire le moment où les actrices, les acteurs, dans les décors, jouent avec intensité... Le moment où les techniciennes, les techniciens mettent tout en œuvre pour que l’illusion soit complète... Alors on filme en communion, on se met au diapason du collectif, accordant nos souffles... C’est cet instant fragile, où toutes les énergies convergent, qui me porte de films en films, comme un point culminant dans ma pratique artistique et artisanale. L’état de grâce est aussi présent à divers stades de la création : écriture, recherches, casting, construction des décors, montage, mise en musique ou création sonore... Mais cet état n’est jamais figé, il est fugace et perd sa force brute lorsqu’on doit achever ce qu’on a échafaudé.

M.G : Tu as en quelque sorte une vision romantique du tournage, non ?

B.M : Disons que lorsqu’on délaisse le plateau, après avoir terminé une séquence qui nous a emporté, l’endroit, devenu champ de bataille, ou plutôt champ d’amour, est un chemin couvert de traces et de griffures. Un lieu chargé par ce qui a été et ne sera plus. C’est également une vision nostalgique !

M.G : Le cinéma est aussi un univers plein de zones d’ombres... A ton avis, quel est son devenir ?

B.M : Oui, c’est un monde où le martyr des actrices, les abus des gens de pouvoir, de « l’industrie » entachent la « machine cinéma ». Il me semble crucial de se questionner sur son devenir ou du moins de questionner le désir de cinéma.

M.G : Tu parles d’Anticinéma au sujet de cette exposition. Comment définis-tu ce terme ?

B.M : Pour moi, L’Anticinéma, est une façon de fuir le cinéma pour mieux le retrouver. Aller faire un cinéma de contrebande par exemple, via d’autres médiums comme la scène, l’exposition, le collage, l’écriture, la musique... Faire exister le cinéma autrement que dans les salles et les « plates formes », au sens littéral du terme. Pour moi, il ne faut pas jouer à autre chose qu’au cinéaste lorsque l’on crée. Car on se définit toujours par le médium qui constitue notre ADN créatif. Je suis cinéaste et tout ce que je fais est cinéma ! L’Anticinéma, c’est remixer, sampler son propre travail, se l’auto approprier jusqu’à l’outrance, c’est accepter le fragment, l’inachevé... C’est jouer avec tous les outils primitifs du médium et les questionner. L’Anticinéma, c’est faire de la politique-poétique et ironiser le monde, creuser l’émotion sans jamais perdre de vue l’esprit carnavalesque.

M.G : Et comment projettes-tu le développement, la suite de cet Anticinéma ?

B.M : C’est vrai, il faut toujours rêver à la suite. Même si cela reste une utopie... J’ai commencé à imaginer que chaque fois que je recevrai l’invitation d’un centre d’art, je prolongerai l’expérience avec un nouveau décor filmé, abandonné, un nouveau fragment de film inachevé qui viendrait compléter le non-film mis en œuvre au centre d’art contemporain du Parvis.

Les précédents restes et fragments de décors et films viendront s’ajouter dans des nouveaux lieux, pour être remaniés en fonction du contexte. Comme autant de strates agrémentées



M.G : Le titre de ton exposition est énigmatique : *Si la nuit m’oublie, crevez mes illusions*. Pourquoi ce titre ?

B.M : Ce titre est une invitation à se laisser rêver éveillé, à l’image du film fantôme qui sera tourné in situ. Il fait écho à Robert Desnos qui avait imaginé une émission radiophonique, *La clef des songes*, dédiée aux rêves des auditeurs. Le principe sera repris plus tard, sous une forme télévisuelle, par un Chris Marker débutant et un Alain Resnais monteur. Il ne reste que des traces filmées et muettes de cette émission où les rêves des spectateurs étaient mis en image.

M.G : Mais revenons sur l’idée de “fragment” en tant que sujet du film, peux-tu nous en dire un peu plus ?

B.M : Le projet de ce film fragmenté est une réflexion sur le contre-pouvoir. L’action se situe dans un même lieu : un appartement sombre. Je convoque dans ce lieu plusieurs types de situations et de genres. L’intrigue policière, le sitcom, le mélodrame, etc. Avec ce projet, je travaille sur une construction alternée de situations diverses tout en créant une porosité entre les différentes séquences. Cela produira un télescopage de différentes fictions avec des dialogues à double sens et des personnages récurrents, notamment joués par Elina Löwensohn, actrice absolue, ma complice de cinéma, David noir, performeur et acteur magnétique, Coco Labée, actrice et modèle tout aussi charismatique. Sans oublier Anna Tierney, chorégraphe et danseuse puissante, ainsi que Jean-Charles Dumay, acteur iconoclaste et funambule. Les différentes situations convergeront vers la même pulsion, la même scène de crime.

M.G : Ce sont tes collaborateurs habituels ?

B.M : Oui, et outre Anna que j’ai rencontrée à Tarbes, j’ai sollicité également mes compagnons de

talent !
Comme Toma Baqueni pour le décor,
Nicolas Eveilleau pour la lumière,
Bénédicte Trouvé pour le maquillage,
Anna Carraud pour les costumes,
Thomas Salabert au plateau pour les
accessoires, Pauline Garcia pour
m’assister, le musicien Pierre
Desprats avec qui je vais retravailler
le son. Le tout co-produit par mes
complices, Antoine Garnier et Flavien
Giorda. Sans parler bien-sûr ton
invitation et de l’engagement de
l’équipe du Parvis !! En fait, ma
pratique alterne entre solitude et
travail d’équipe... Et c’est cette
alternance qui me porte !
A noter par ailleurs, que Pacôme
Thielllement nous rejoindra plus tard
pour une conférence Anticinéma que
nous présenterons en public le 6
janvier prochain au Parvis avec Elina
Löwensohn.

**M.G : Un dernier élément étonnant :
la présence d’une peinture du
célèbre chef déco, Alexandre Trauner
dans l’exposition...**

B.M : Oui, dans l’antichambre de
l’exposition se trouvera une peinture
d’Alexandre Trauner datée de 1940 :
La chambre de la plage. Il s’agit d’une
recherche de maquette pour le film
Remorques de Jean Grémillon. Cette
peinture, où l’on voit rêver une
femme sur un lit (incarnée à l’écran
par Michèle Morgan), synthétise
beaucoup de questions qui traversent
l’exposition : l’idée de la trace d’un
film, de prémices plastiques, de
l’artifice et du rêve éveillé dans un
monde où la tension est plus que
perceptible.
Le tournage de *Remorques* fut
interrompu par la seconde guerre
mondiale, alors que le film était en
plein tournage. Il fut tout de même
achevé !
Trauner, quant à lui, continua à créer
des décors dans la clandestinité. Ce
tableau a été offert par Trauner à
Boris Kochno, pilier des ballets
russes.
La figure de la danseuse traverse
également mon projet. Il m’est
impossible de créer sans faire tourner
les tables et faire parler les tableaux.



NOTES D’INTENTIONS

Ce film sera tourné au centre d’art
contemporain du Parvis dans le cadre
de l’exposition que j’y ferai en
novembre 2025.
Le décor du film sera construit au
Parvis et le film tourné in situ en super
16mm et VHS. Le tournage, réalisé en
trois jours, sera travaillé sous la forme
d’une performance ouverte au public.
Toutes les recherches, tous les
éléments permettant de créer le film
seront exposés et mis en scène dans le
lieu. Dessins, photos, collages, matte
painting, sculptures des personnages.
Ses éléments ne seront pas présentés
dans la perspective d’une muséification
de la pratique du cinéma, mais plutôt
dans l’idée de mettre en avant l’état de
grâce présent dans la trace, le fragment
et l’inachevé.
À l’issue du tournage le décor délaissé
sera figé.
Les rushes bruts seront projetés en
l’état, in situ.
Désolidarisée, la bande son, dans sa
continuité, sera diffusée dans l’espace.
Après l’exposition au Parvis, je ferai
évoluer le projet vers un montage des
images et du son.

Le film finalisé conservera néanmoins
l’idée d’inachevé.
Il sera agrégé à trois autres films
« inachevés » :

- **PAR CE LOINTAIN ECHO J’ETRANGLE
MES SOUVENIRS**
- **LA MONTEE DES FLAMMES EN
TERRITOIRE PLUVIEUX**
- **LA FUITE SUR LE MONT CHAUVE.**

Cette quadrilogie de films, basée sur
l’idée du fragment est une tentative
formelle et narrative d’exorcisation des
angoisses politiques au travers d’un
cinéma de la trace.

ANTICINEMA

Je vois mon dispositif comme la
maquette d’un monde dans lequel on
teste des humains.
Un monde comme illusion et
déréalisation.
Le film entrera en dialogue avec des
œuvres de fictions telles que *La
troisième génération* de Fassbinder
(1979).

« J’ai fait un rêve, le capitalisme a
inventé le terrorisme pour contraindre
l’état à mieux le protéger. Très drôle,
non ? » Rainer Werner Fassbinder.

“

**Bertrand Mandico est une figure
extraordinaire qui se définit avant
tout comme un cinéaste. A ce titre,
il est réalisateur, plasticien,
scénariste, acteur, cadreur,
photographe et écrivain. Ses films,
toujours tournés en pellicules 16
ou 35 mm, convoquent le
surnaturel, l’artificiel, l’excentricité
au service d’une déconstruction
des hiérarchies et des narrations.**

**Au Parvis, cette démarche trouve
son prolongement théorique et
poétique dans l’Anticinéma. Un
concept qui autorise l’artiste et
son équipe à inviter, le temps
d’une exposition, le public dans un
décor hanté afin de déjouer les
logiques habituelles des codes de
l’industrie cinématographique et
révéler le souffle du cinéma.**

**Un art en fuite, qui s’infiltré dans
le collage, la musique, l’écriture
pour remixer, morceler, embrasser
l’inachevé : faire exister le cinéma
autrement dans l’état de grâce du
fragment brut. Un geste politique
et poétique, libre et carnavalesque,
qui rallume les braises de l’émotion
indomptée.**

”

Alain Berland, commissaire
d’exposition indépendant
et critique d’art

TEXTES & ARTICLES DE PRESSE

DE T3GNIS

Interviews

ORFÈVRE D'ÉTRANGETÉ ET DE DÉSIR
EN CONVERSATION AVEC BERTRAND MANDICO



Pour CARTA’24, Bertrand Mandico met sur pied un programme de trois jours avec film et performance. L’objectif principal est la collaboration de longue date de Mandico avec l’actrice Elina Löwensohn. Qu’il vole à son Conan le Barbare de sa virilité (Conann, 2023) ou qu’il filme une histoire schizophrène sur une île (flic dépressif, 2017), l’étrange monde de rêve hybride de Bertrand Mandico continue de captiver, ce qui fait de lui l’un des cinéastes contemporains les plus exceptionnels.

D’un point de vue esthétique, vos films sont à la fois séduisants et répugnants : dans le cabaret préhistorique, un maître de cérémonie nous invite à pénétrer profondément dans ses organes, Le Retour de la tragédie a pour personnage principal une femme au ventre ouvert. Pourquoi cette préférence pour une telle dialectique ?

« J’aime laisser la sophistication aller avec quelque chose de sale ou de rude. En moi se trouve à la fois un dandy et une personne terrestre. Je reviens au film de l’auteur, une tradition qui m’a façonné et qui refléchit à sa propre nature, mais je suis aussi influencé par un cinéma de genre brut, étroitement lié à la physicalité et à la nature qui nourrissent mon travail. Je pense qu’il est important que les deux sources soient présentes. C’est à la fois une réflexion légèrement raffinée sur le médium et quelque chose de plus profondément enraciné et organique, qui découle d’un genre de film folklorique. Cette combinaison me fascine beaucoup. »

Tu as fait beaucoup de films. Comment avez-vous choisi ce qui sera montré au cours de ces trois jours ?

« J’ai moi-même perdu mon chemin dans ma filmographie – qui est que ce soit ou non terminé, les courts métrages, les séries qui sont liées... Pour Anvers j’ai choisi des films autour d’Elina Löwensohn, avec qui je mène un dialogue créatif depuis des années. C’est une relation miroir entre le réalisateur et l’actrice. Le martyr de l’actrice est un thème récurrent dans mes films, il me frappe particulièrement et c’est le pivot de l’histoire du cinéma. J’ai commencé à travailler avec Elina Löwensohn en 2011, avec dès le départ cette question sur l’utilisation du corps et l’art du jeu au cinéma. Ensemble, nous avons construit une filmographie autour du statut de l’actrice au cinéma. C’est peut-être même le sujet le plus important de tous mes films... »

In Confession d’un montreur de seins joue Elina Löwensohn avec des prothèses mammaires, à Conann vous la seller avec une tête de chien. Pourquoi la préférence pour la métamorphose et l’hybridation du corps?

« Il s’agit aussi de la remise en question du corps de l’actrice et de la transformation. Trouver de nouveaux personnages, jouer avec des excroissances fictives est important. Je suis fascinée par le concept du masque et de l’accessoire qui en devient un avec l’actrice, comme une extension de sa pièce. Une fois que nous trouvons les costumes et la crasse appropriés, le masque prend possession de l’acteur ou de l’actrice. Ensuite, il prend vraiment le rôle du personnage et l’incarnation se produit. Les réalisateurs qui évitent la réalisation d’un acteur et abusent ainsi de leurs acteurs, les « rompant » pour atteindre un faux naturalisme, je trouve terrifiant. L’autre façon d’atteindre l’exactitude et le sentiment consiste à jouer, à modéliser et à engager le dialogue. Je mets ça au sommet avec des prothèses et des masques. »

Vous aimez montrer qu’ils sont contrefaits, comme Jean Cocteau l’a fait dans ses films ...

« C’est très important pour moi, c’est une sorte d’honnêteté artistique. Cocteau croyait aux astuces poétiques, la technique n’avait aucune importance pour lui. Ses solutions ont été des trouvailles qui ont émergé d’une approche poétique, pas d’une approche technique. Pour lui, un plan de suivi était un acteur qui monte à la caméra, et non l’inverse. En tant que spectateur, j’accepte ce que les gens me montrent, tant que cela me donne un sentiment inhabituel. Je ne cache pas ce que je fais, je me maquille ouvertement, c’est une forme de réalisme. Je suis fasciné par le réalisme au cinéma. Ma réalité est le cinéma, donc quand je fais des films et quand les gens voient les coutures, cela signifie que j’offre un réalisme tangible, le réalisme du cinéma en fonctionnement. »

Pourquoi avez-vous décidé de faire dialoguer vos films avec certains de vos collages, croquis et objets ?

« Mon travail contient plusieurs couches: les longs métrages avec le financement habituel via le CNC, les distributeurs de films et ainsi de suite. Et les courts métrages et les films à moyen terme qui sont plus expérimentaux, dans lesquels je vais à l’encontre de certaines règles du cinéma contemporain. Je ne respecte pas du tout l’approche pragmatique de ce médium. Je suis l’idée extrêmement romantique que le cinéma peut être de l’art. Je me considère comme cinéaste, je n’utilise du pellicule qu’en tournant comme preuve de ma bonne foi. Tout ce que vous voyez est réel, je l’ai filmé comme ça, sans effets en post-production.

En réponse à l’invitation que j’ai reçue, il me semblait important de mettre en place un dialogue entre des films qui illustrent la relation avec l’actrice et deux performances, et plus encore filmé des choses, mais aussi de la recherche et des collages. Je retravaille de plus en plus les résultats de mes recherches après la fin des films; c’est une sorte de rituel, une forme d’appropriation. Cette dernière couche me donne l’impression que je termine le travail – que je termine les poches intérieures d’un costume. Ces choses ne sont pas censées être montrées, mais les gens me demandent de plus en plus. J’essaie de les organiser pour leur donner une cohérence visuelle et narrative. Ce sont les piliers sur lesquels reposent mes films. »

Vous apportez Whale Shit et Bitter Moon, deux représentations avec Elina Löwensohn. Vous travaillez avec elle depuis douze ans sur 20+1 Projections, 21 courts métrages que vous produisez vous-même en 21 ans, avec le sujet de l’état de son corps et du désir qui reste. Qu’est-ce qui sera exposé ici ?

« Whale Shit était déjà présenté à la Villa Médicis, au tout début de notre collaboration. C’était un projet de film que nous n’avons pas pu réaliser, nous en avons fait une performance. C’est l’histoire d’un film perdu. Alors qu’Elina parle des origines et de la perte du film, elle se transforme en Fassbinder, parce que Fassbinder a dû devenir un personnage dans ce film. Cette performance sera jouée et tournée en même temps. Bitter Moon découle d’un tournage de films à Francfort. Ce sont des rushes d’un film en devenir, une nouvelle version de In einem Jahr mit 13 Mouths avec en plus Elina aussi Nathalie Richard et Paula Luna. En voyant mes ruées grossières, j’ai le sentiment que je ne vais pas retrouver après cela, ou c’est différent ... J’ai expérimenté certaines de ces images, sur lesquelles j’ai placé de la musique et aussi un texte allemand, l’histoire obscure, l’histoire des personnages. Je vais aussi mettre mon vote à ce sujet, comme celui d’un commentateur. Enfant, j’ai assisté aux représentations de Connaissances du monde, série de documentaires qui commentaient les créateurs, assis à une table doucement éclairée. J’en étais fasciné. Je vais le faire en parlant de mon approche du jeu et du cinéma. Elina parlera de son lien avec le cinéma et notre méthode de travail. Il a quelque chose d’assez hypnotique pour le spectateur, qui est témoin d’un film en devenir. »

Vous montrez également Dead Flash, dans lequel un photographe et son mannequin jouent un créateur mondial et un martyr.

« Ce film est projeté en 35mm, alors que le projecteur est aussi visible que les images. Elina joue les deux personnages, elle porte une prothèse comme dans , la version des années 70. Cela appartient à la collection de films que nous exécutons chaque année. Ce que je « après-singe » ici, c’est cette relation entre le modèle et l’artiste, en plan et contre-coup, donc en image miroir. À l’origine, ce film était, sous cette forme, une affectation d’un centre d’art. J’ai dû montrer toutes mes images que je n’avais pas utilisées et un film en devenir, des pièces manquantes. En montant ces rushes et en organisant les images de ce film qui était encore en préparation, nous sommes arrivés à un montage assez rude, mais sensible qui nous a plu – Laure Saint-Marc, ma monteuse, et moi-même – beaucoup. J’ai demandé à Pierre Desprats, avec qui je travaille pour la musique de mes films, de faire de même avec ses compositions inachevées et de mettre en place la bande sonore de la même manière. Puis j’ai ajouté que j’avais fourni des dialogues. Ce qui a été conçu comme un projet temporaire pour une soirée est devenu le film «final».

Remettre constamment en question ma pratique et ma façon de travailler est quelque chose dont j’ai besoin. J’ai laissé évoluer mon travail en faisant des variantes pour lesquelles je m’impose des obligations, des détours. Un détour peut nous propulser le mieux, la ligne droite est une image sèche. Fassbinder, à qui je reviens toujours, a dit qu’il avait construit film après filmer une maison. C’est une très belle image, j’ai l’impression que je construis une maison avec mes films. C’est un labyrinthe. Comme lui, j’aime jouer avec différents médias pour faire évoluer mon cinéma. Les gens me demandent de plus en plus de penser aux performances scéniques, et ma réponse est toujours celle d’un cinéaste qui utilise l’invitation pour faire des films ouvertement, sur scène ou ailleurs. »

Marjorie Bertin for DE SINGEL

LE FRESNOY

STUDIO DES ARTS Tourcoing
NATIONAL CONTEMPORAINS

QUELQUE PART ENTRE A et Z.

/ DÉFRAGMENTER /

Profitant de mon passage au Fresnoy, je vais développer et tourner un projet intitulé : *QUELQUE PART ENTRE A ET Z*.

Ce film, ou cet anti-film, sera constitué de fragments d'images, sédimentés sur quatre strates. Ce projet sera la tentative de mise en image d'une série de prophéties, de leur réception et de leur interprétation.

Tourné en Super 16 mm, *QUELQUE PART ENTRE A ET Z* se déploiera comme un essai filmique, se déclinant également sous forme d'installations.

Je travaillerai aux côtés de personnes extra-lucides sollicitées spécifiquement pour le projet et je m'efforcerai de donner une lecture formelle et cryptée à leurs visions.

Ces prophéties filmiques seront ensuite vues et commentées par un authentique public, les commentaires retranscrits seront interprété par des acteurs et actrices.

Pour faire écho à ce projet, lors de ma présence au Fresnoy, je donnerai à voir ; un florilège d'émissions, fictions, expériences produites et réalisées par le service de recherche de L'ORTF. En particulier les créations de Jean Frapat car cet immense fond détenu par l'INA est aujourd'hui trop peu connu, trop peu vu, trop peu commenté ou analysé et encore moins diffusé.

Il est pourtant une matière riche, féconde et fortement liée à ce qui fait la spécificité du Fresnoy.

Ce travail spécifique s'inscrit dans une série de recherches filmiques que j'appelle « Mon Anticinéma ».

////

« Ce cher vieux vicinal, quelque part sur le chemin de Ballyogan au lieu de nulle part en particulier. Quelque part entre A et Z... »

Samuel Beckett

Bertrand Mandico est un auteur/cinéaste, ayant reçu une formation de cinéma d'animation. Diplômé du CFT Gobelins, il conçoit plusieurs films animés où il expérimente différentes techniques. Il délaisse rapidement l'animation pour se consacrer au cinéma « live action ». Il expérimente dans ses films le mariage des genres et une réinterprétation du récit fantastique. Il développe une écriture et un style onirique singulier, alliage formel et narratif. Ses films (courts, moyens-métrages, longs) sont tournés exclusivement sur support pellicule. Récompensé et sélectionné dans de nombreux festivals avec ses films (Boro In the box et Ultra Pulpe à Cannes, Living Still Life, Vie et mort d'Henry Darger, The return of Tragedy à Venise). Il réalise son premier long métrage en 2017 (Les Garçons Sauvages) récit d'aventure qui questionne le genre. Ce film sera présenté et primé à la semaine de Critique Venise, recevra un accueil critique et public conséquent (dont le Prix Louis Delluc du premier film). Il continue à écrire, développer et tourner des films multi-formats, tout en réalisant en 2020 (After Blue/Paradis Sale) son second long métrage, fable de science-fiction picaresque. Le film sera compétition à Locarno (Prix FIPRESCI) et primé dans de nombreux festivals dédiés au cinéma de Genre (Stiges, Austin, Toronto).

Par ailleurs les recherches cinématographiques de Bertrand Mandico (croquis, collages, photos, texte) font l'objet d'expositions, installations et publications. Il réalise également des films musicaux pour des artistes de la musique électronique (M83/ Kompromat). Il filme également depuis 13 ans une série de films courts 20+1 (21 ans) avec l'actrice Elina Löwensohn, travaillant sur le rapport fictionnel actrice-cinéaste.

En 2021 il imagine CONANN (la barbare). Le portrait d'une barbare à travers les âges et les époques. Un projet filmique multiple qui voyagera du théâtre des Amandiers jusqu'au Luxembourg, fera l'objet d'un long métrage en 2023 (CONANN) présenté à Cannes à la Quinzaine des cinéastes. 3 autres films naitront de cette expérience. Il conçoit une émission TV conceptuelle pour France 2 (L'émission a déjà commencé), regroupant ses courts-métrages liés au monde CONANN. Sur l'invitation du festival d'Aix en Provence, il réalise en 2023 une libre adaptation filmique de PETROUCHKA (de Stravinsky). En 2024, il conçoit DRAGON DILATATION, un diptyque regroupant deux films liés au spectacle vivant. Ce film conçu en double écran est la mise en image de sa vision divergente. Le film sera présenté au festival de LOCARNO.

Aussi, il co-signe et conçoit deux manifestes cinématographiques : International Incohérence (2012), Flamme (2018)

BERTRAND MANDICO
LA MONTÉE DES FLAMMES EN TERRITOIRE HUMIDE
- Film - 10min - 2025

présenté dans le cadre de l'exposition Panorama 27



Film

Une journaliste-influenceuse accompagne avec complaisance une milice fascisante, qui s'est donnée pour mission de contrer la « culture », incarnée par un groupe de danseuses. Maltraitées, bafouées, les danseuses se révoltent. Elles sont alors accusées d'être de dangereuses terroristes.

Bertrand Mandico

Bertrand Mandico est un auteur/cinéaste, ayant reçu une formation de cinéma d'animation. Diplômé du CFT Gobelins, il conçoit plusieurs films animés où il expérimente différentes techniques. Il délaisse rapidement l'animation pour se consacrer au cinéma « live action ». Il expérimente dans ses films le mariage des genres et une réinterprétation du récit fantastique. Il développe une écriture et un style onirique singulier, alliage formel et narratif.

Production

Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains, Tourcoing

ANNE
BARRAULT

Topor n'est pas mort

7 septembre - 26 octobre 2019

Guillaume Bruère, Nina Childress, Olivia Clavel, Bertrand Dezoteux, Julie Doucet, Paul van der Eerden, Steve Gianakos, Killoffer, Mirka Lugosi, Bertrand Mandico, Antoine Marquis, Guillaume Pinard, Hugues Reip, Jean-Xavier Renaud, Elsa Sahal, Dasha Shishkin, Taroop & Glabel, Daniel Spoerri, Nicolas Topor, Henk Visch, Willem, et Roland Topor.

Roland Topor, était un créateur insatiable. Il se définissait simplement comme « un travailleur du papier », mais son œuvre est impressionnante et protéiforme : dessins, romans, films, pièces de théâtre, émissions de télévision. Son esprit carnavalesque, sa dérision cruelle, son rire tonitruant ont infusé en nous.

Son premier dessin est publié dans la revue Bizarre en 1958, et son premier recueil de dessins datant de 1960 a pour titre « les masochistes ».

En 1962, Roland Topor continue à s'amuser et à nous captiver. Il fonde le groupe Panique avec ses amis Fernando Arrabal et Alejandro Jodorowsky.

Panique est un hommage à Pan, le dieu de l'amour et de la fornication, de l'humour et de la confusion. Panique est né en réaction au dogmatisme d'André Breton, qui n'aimait ni le rock, ni la science-fiction, ni la pornographie.

En 1964, est publié son livre « Le locataire chimérique », qui sera adapté au cinéma, quelques années plus tard, par Roman Polanski. Et son film d'animation « La planète Sauvage » réalisé avec René Laloux, obtient le prix spécial du jury au festival de Cannes 1973.

Dès le début des années 1970, Topor expose régulièrement dans les galeries. Aujourd'hui il est considéré comme l'un des dessinateurs les plus importants du 20ème siècle.

Lors d'un entretien mené par Eddy Devolder en 1994, Roland Topor disait « Je rigole du tragique, la réalité me donne de l'asthme. Je suis comme un gosse à l'école qui écrit et qui dessine, cela fait partie des possibilités humaines de salir du papier. J'aime l'art car c'est une manière d'évacuer la culpabilité et de ne garder que le plaisir ».

Cette exposition n'est pas un hommage à proprement parler. Les artistes invités n'ont pas réalisé de nouvelles œuvres pour l'occasion. Le jeu a simplement consisté à sélectionner des dessins, peintures, et films, par affinité élective, et à faire advenir des connivences.

Topor expliquait que s'il dessinait ou s'il écrivait, c'était pour trouver des alliés.

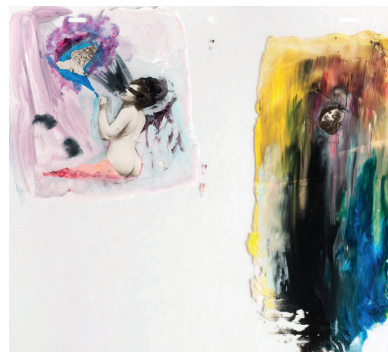
C'est là tout simplement le projet de cette exposition : retrouver dans ces alliés l'esprit de Topor.

Cette exposition se veut généreuse et foisonnante, à son image, l'occasion de découvrir les œuvres de 21 artistes, ainsi qu'un ensemble de dessins de Roland Topor.

Remerciements chaleureux à Alexandre Devaux, Pacôme Thiellement et Nicolas Topor, et aux galeries : Air de Paris, Bernard Jordan, Tim Van Laere (Anvers), Semiose, Papillon, Produzentengalerie (Hambourg), and Susanne Vielmetter (Los Angeles).



Bertrand Mandico
sans titre, 2018
collage et aquarelle sur Rhodoïd
9 x 9 cm



Bertrand Mandico
Souffleuse et flambeuse, 2019
peinture, et collage sous celluloïd d'animation
26,5 x 33 cm

rock&folk

Mes disques à moi

“Le diable pour lequel les Stones avaient de la sympathie, c'était Jean-Luc Godard”

BERTRAND MANDICO

Le réalisateur le plus étrange de France sort son deuxième long-métrage en DVD. L'occasion de discuter avec lui de la face cachée des films : leur musique.

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN - PHOTOS WILLIAM BEUCARDET

IL OUVRE LA PORTE, SA TÊTE FLOTTE DANS UNE ÉCHARPE AUX COULEURS DE SON DERNIER FILM, “AFTER BLUE” QUI SEMBLE PARFOIS FILMÉ AU-DELÀ DU SPECTRE VISIBLE DE LA LUMIÈRE. After blue donc, infra-red et ultra-violet, tout cela à la fois, Bertrand Mandico s'assied dans son canapé, au milieu d'une collection discrète d'objets érotiques submergés par celle, bien plus impressionnante, de DVD. C'est ici, trônant au dernier étage d'un immeuble ayant accueilli les ballets russes, un anus en faïence accroché juste au-dessus de son oreille gauche, que le réalisateur a longuement parlé de son initiation musicale, intimement liée à sa découverte du cinéma.

Bowie au journal de 13 heures

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Bertrand Mandico : “Chagrin d'Amour” qui, on pourrait dire, était le premier rap français. Mais très vite et très jeune, je découvre et bloque sur Nina Hagen...

R&F : Il y avait de la musique chez vous ?

Bertrand Mandico : Très peu. Je grandis à la campagne, entre Toulouse et Montauban. Enfant, je voulais devenir acteur — ou actrice d'ailleurs. Je regarde beaucoup la TV et découvre les Strangers à la radio dont le côté planant et mélancolique me fascine toujours. Puis il y a eu “WOT!” de Captain Sensible,

“This Is Not A Love Song” de PiL, toutes ces choses que je vois aux Enfants du Rock, à L'Echo des Bananes, Sex Machine... C'est le moment que je préfère dans le punk, le passage à quelque chose de racoleur, une pop qui sent le soufre, quand ils vendent leur âme au diable.

R&F : A quel moment prenez-vous conscience de la musique dans les films ?

Bertrand Mandico : Tout de suite. Dans mes premiers souvenirs de cinéma, il y a le Nino Rota pour “Toby Dammit”, une adaptation d'Edgar Allan Poe par Fellini, mais aussi une reprise au cinéma de “Le Bon, La Brute Et Le Truand” que je vois trop tôt dans une station balnéaire. Et là, la musique d'Ennio Morricone, le côté opératique, les envolées comme lors de la course à la fin dans le cimetière ; l'émotion qui y monte est autant due au génie de Sergio Leone qu'à celui de Morricone. C'est là que je prends conscience de la musique au cinéma et que j'ai envie de les réentendre. A contrario, il y a des BO que j'entends à la radio ou dans les bandes-annonces et que je me procure car je ne peux pas voir le film. Ça a été le cas pour “Furyo” par exemple, auquel je rêve à travers la musique de Ryuichi Sakamoto.

R&F : “Furyo”, c'est aussi la présence de David Bowie.

Bertrand Mandico : Oui, et cette image de lui, martyr ensablé jusqu'au cou. Bowie m'attirait et donc j'étais amoureux, comme beaucoup de monde. J'ai le souvenir de l'avoir vu au journal

“Les gens allaient voir ce film comme un concert de rock”



de 13 heures chez mes grands-parents. Yves Mourousi annonce ce qui était le début du vidéo-clip. Il passe “China Girl” je crois, et ce côté dandy m’a fasciné. Comme chez Screamin’ Jay Hawkins, qui était une espèce de Salvador Dali de la soul, ou de James Brown, un dandy ultime. A cette époque, on était à la croisée des chemins. Des ados beaucoup plus âgés que moi bloquaient encore sur Pink Floyd pendant qu’à Toulouse, dans une ruelle, j’entends par hasard Philip Glass, par une fenêtre ouverte. Cette musique m’obsède, je cherche à retrouver ce que j’ai entendu, puis sort “Mishima”, de Paul Schrader, dont il fait la BO. Et tout se rejoint. Je découvre la musique bien avant le film que j’adore.

R&F : Il y a une synchronisation entre vos goûts cinématographiques et musicaux ?

Bertrand Mandico : Tout à fait. J’aime la new wave et Paul Schrader, dont le travail avec Giorgio Moroder est, à mon sens, déterminant. “American Gigolo” et les deux films suivants — “La Félina” et “Mishima” — forment la trilogie qui définit l’esprit des



années quatre-vingt. Quand arrive “American Gigolo”, sous la direction artistique de Ferdinando Scarfiotti, qui travaillait avec Bernardo Bertolucci, toute l’esthétique du nouvel Hollywood bascule — les films formidables de la décennie précédente sont démodés. Et cela passe autant par l’esthétique du film que par le fond et la musique synthétique de Giorgio Moroder. Puis il y a “Call Me”, chanté par Debbie Harry dont je tombe immédiatement amoureux...

Deux icônes indépassables

R&F : Qu’est-ce que vous écoutez et voyez d’autre à cette époque ?

Bertrand Mandico : “Rumble Fish” (sorti en France sous le nom de “Rusty James”, ndr) qui m’a complètement fasciné, avec la musique de Stewart Copeland, j’étais très jeune collégien. Le film sort et son esthétique annonce les clips vidéo. Pour moi, il y a eu deux films qui ont fait cela : celui-ci et “Les Prédateurs” de Tony Scott, où je découvre “Bela Lugosi’s Dead” de Bauhaus, le collage des morceaux de Bach et la présence de deux icônes indépassables : David Bowie et Catherine Deneuve.

R&F : Vos films sont assez psychédéliques. Vous vous droguiez en écoutant de la musique ?

Bertrand Mandico : Surtout pas. Mon cerveau s’emballait trop vite tout seul. Un peu comme Alex dans “Orange Mécanique” qui écoute Beethoven et a des visions complètement dingues. Il ne prend pas de drogue, il boit du lait mais il vrille quand il écoute Beethoven.

012 R&F FÉVRIER 2023



Là-dessus, je suis un peu pareil. Certains morceaux ouvrent mon imaginaire. “This Is Hardcore” de Pulp, que je trouve être l’un des morceaux les plus beaux qui soient, arrivait à me faire repartir dans l’écriture quand j’étais bloqué. Aujourd’hui, c’est Terry Riley.



R&F : D’autres trips musicaux ?
Bertrand Mandico : Alors, la musique de “Aguirre” par Popol Vuh, ça fonctionne tout de suite, comme celle de Tangerine Dream — la BO de “Aux Frontières De l’Aube” de Kathryn Bigelow par exemple, ou pour parler d’un autre film de vampires, la musique de François de Roubaix pour “Les Lèvres Rouges” dont le monde de cubes et la musique de “Chapi Chapo” m’oppressaient quand j’étais enfant.

R&F : On parle souvent de l’influence de la musique sur le cinéma mais pensez-vous que le cinéma a eu une influence sur la musique ?

Bertrand Mandico : Oui. Particulièrement à la fin des années quatre-vingt-dix avec l’arrivée du trip hop. Portishead, ce sont clairement des musiciens qui se réfèrent au cinéma et à la BO. Pour moi, ils font des musiques de films. Et d’ailleurs le nouveau groupe de Geoff Barrow, Beak, fait référence directement à des BO de John Carpenter, etc.

Oreille coupée

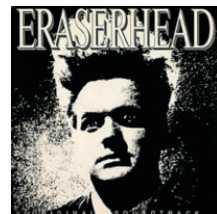
R&F : Carpenter justement : n’est-ce pas le fantasme de tout réalisateur de pouvoir composer ses propres musiques ?

Bertrand Mandico : Il sait ce qui est bon pour lui, c’est absolument génial. Son minimalisme va droit au but, adapté à son économie,

c’est absolument parfait. Moi, j’adorerais mais j’en suis incapable. Je bricole des sons et j’emmerde les musiciens avec qui je travaille.

R&F : Quels sont vos couples préférés de réalisateurs/compositeurs ?

Bertrand Mandico : Alors Morricone, il n’est pas fidèle, on peut dire qu’il a couché avec tout le cinéma italien. L’une de ses plus belles BO, très mélancolique, très féminine, c’est celle de “Metti Una Serra A Cena” de Giuseppe Patroni Griffi. C’est son autre genre musical, les histoires de femmes perdues.



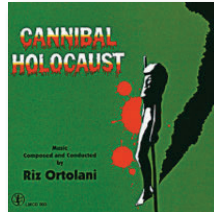
Pour les duos, Howard Shore et David Cronenberg avec “Crash”, je trouve ça génialement glacial. La meilleure BO de Shore et l’un des meilleurs films, peut-être le meilleur, de Cronenberg. Je suis persuadé qu’ils ont pris comme mètre-étalon le morceau “In Dark Trees” sur “Another Green World” de Brian Eno. De la même manière, Lynch et Badalamenti pour “Blue Velvet”, je trouve l’osmose fascinante. Encore un film que j’ai vu trop jeune, toujours dans ce même cinéma de station balnéaire. La pellicule s’est bloquée dans le projecteur, pendant une crise de Denis Hopper, et le photogramme a fondu... J’étais terrifié. Ça m’est arrivé avec “Fire Walk With Me” aussi. Lynch m’a accompagné toute ma vie : avec la BO d’Eraserhead dont je considère le travail

sonore exemplaire, puis celle de “Sailor Et Lula” évidemment, film que je suis allé voir tous les soirs à sa sortie, quinze jours durant, avec ce morceau de métal — “Slaughterhouse” de Powermad — qui l’ouvrait.

R&F : Puis, il y a cette scène mythique avec la chanson de Roy Orbison dans “Blue Velvet” ?

Bertrand Mandico : C’est le contraste. On est dans l’horreur totale

MES DISQUES A MOI | BERTRAND MANDICO



avec Dean Stockwell qui tient sa lampe, des prostituées, junkies, cette poupée à la Kokoshka, puis ce morceau hyper doux de Roy Orbison, “In Dreams”, magnifiquement beau. C’est terrifiant. Ça parle de la culture de façade, celle d’une Amérique sucrée qui cache ses démons. Ce qui est dit dans l’intro du film avec ces gens qui se saluent, arrosent leur gazon mais sous le tapis,

il y a les fourmis dans l’oreille coupée... Le contraste musique douce et image violente marche à tous les coups, comme dans “Cannibal Holocaust” où, face à des images insoutenables, il y a la musique enfantine de Riz Ortolani. Terrible effet.

Des musiques très disparates

R&F : Faut-il écrire la BO avant d’avoir tourné le film ?

Bertrand Mandico : Ça dépend. J’ai fait mes trois derniers longs-métrages avec Pierre Desprats à la musique, et nous n’avons jamais fonctionné pareil. Pour “Les Garçons Sauvages”, j’avais tricoté à partir



de morceaux existants, mais c’était trop cher. Le morceau de fin, qui remplace “Midnight Summer Dream” des Stranglers, a été écrit par le frère d’Elina Löwensohn, il s’appelait Echo et faisait une magnifique néo cold-wave mais il est mort avant d’enregistrer son disque. Elina avait des enregistrements sur cassette, on a repris l’un des morceaux que l’on a réorchestré avec Pierre. Très vite, Pierre a transformé le “à la manière de”, en compositions très originales pour tout le reste du film. Pour “After Blue”, je lui ai donné le script et les musiques avec lesquelles j’ai écrit. Pour le prochain, “Conan La Barbare”, je me suis nourri de musiques très disparates mais toutes liées aux percussions, comme la BO expérimentale du “Satyricon” de Nino Rota. Les gens allaient voir ce film comme un concert de rock et, pourtant, la musique de Rota est tribale, primitive. Autre influence pour “Conan”, quelque chose que j’adore, un mash-up entre les Beatles et le Wu-Tang Clan.

R&F : Ce qui permet de poser cette question rituelle : Stones ou Beatles ?

Bertrand Mandico : C’est une histoire d’âge. Dans la petite enfance, “Yellow Submarine” que je trouve toujours être un très beau film d’animation et un disque sublime. Puis à l’adolescence, les Stones, leur côté sulfureux, ont pris le dessus mais aujourd’hui, c’est les Beatles, il n’y a pas photo. Les Stones, ont été avalés par un film de Jean-Luc Godard que j’adore. C’est leur meilleur morceau qui est capté, ce qui prouve que la présence de la caméra les a galvanisés. Parce que le plus punk, le plus rock’n’roll de tous, celui qui s’est battu dans la salle de cinéma avec les producteurs du film, c’était lui. Oui : je pense que le diable pour lequel les Stones avaient de la sympathie, c’était Jean-Luc Godard. ★

DVD “After Blues” (Vinegar Syndrome)

FÉVRIER 2023 R&F 013

CURRICULUM VITAE (SÉLECTION)

Bertrand Mandico est né en 1971 à Toulouse.
Il vit et travaille à Paris.

 [bertrandmandico](#)



Bertrand Mandico est un auteur/cinéaste ayant reçu une formation de cinéma d’animation qu’il abandonne rapidement au profit du cinéma « live action », expérimentant dans ses films le mariage des genres et une réinterprétation du récit fantastique. Il développe une écriture et un style onirique singulier, alliage formel et narratif.

Ses films (courts, moyens et longs métrages), tournés exclusivement sur support pellicule, sont régulièrement sélectionnés et récompensés dans de nombreux festivals (dont les prestigieux Cannes, Locarno, Venise...).

Ses recherches cinématographiques (croquis, collages, photos, textes...) font également l’objet d’expositions, d’installations et de publications.

Par ailleurs, Bertrand Mandico a conçu une émission TV conceptuelle pour France 2, *L’émission a déjà commencé*, regroupant ses courts-métrages liés au monde CONANN, un projet filmique multiple conçu en 2021.

Il est également l’auteur de trois manifestes cinématographiques : *International Incohérence* en 2012, *Flamme* en 2018 et *ANTICINEMA* en 2025

Expositions

2025/26 Si la nuit m’oublie, crevez mes illusions - ANTICINÉMA
Le Parvis centre d’art contemporain, Ibos.

2025 Hypercreatures – Future Mythologies, exposition collective, *Musée Max Ernst, Brühl, Allemagne.*

2024 Anticinéma, exposition, performances et projections, *DE SINGEL, International Arts Centre, Anvers.*

2024 Anticinéma, Scrapbooks, exposition individuelle, *Galerie Delpire & Co, Paris*

2023 Scrapbook, exposition collective, *Rencontres de la photographie, Arles.*

2019 Topor n’est pas mort, exposition collective, *Galerie Anne Barrault*

2019 La société du spectral, exposition collective, *Galerie Cinéma, Paris*

2014 Ciné-organica, rétrospective, exposition et installation *Villa Médicis, Rome*

Filmographie partielle

2025/26 Roma Elastica (lm)

2025/26 Lunes Amères (mm)

2025 Dragon Dilatation (mm)
Locarno Film Festival

2025 La déviante Comédie (lm /essai)
Locarno Film Festival

2024 L’émission a déjà commencé (mm)
France 2

2023 Conann (lm)
Quinzaine des cinéastes - Cannes

2023 Petrouchka (mm)
Festival de Aix-en-Provence / Philharmonie

2023 Nous Les Barbares (v/cm)
Locarno Film Festival

2023 Rainer a vicious dog in skull valley (cm)
Locarno Film Festival

2022 The Last Cartoon (cm)
Locarno Film Festival

2021 Dead Flash (mm)
Locarno Film Festival

2021 After Blue (Paradis Sale) (lm)
Locarno Film Festival - Toronto International Film Festival

2020 A Black Sunsets Upon a Desert violet (cm)

2020 Huyswomans (cm)

2020 The Missing Pieces Picture Show / Dead Flash (cm)

2020 The Return Of Tragedy (cm)
Mostra de Venise

2019 ExtaZus (cm musical)

2019 Niemand (cm musical)

2018 Ultra Rêve (lm - collectif)

2018 À rebours (cm)

2018 Ultra Pulpe (mm)
Semaine de la critique- Cannes

2017 Apprivoisé (cm musical)

2017 Les Garçons sauvages (lm)
Semaine de la critique - Venise

2016 Depressive Cop (cm)

2016 Féminisme, Rafale et Politique (cm)

2015 Hormona (lm)

2015 Y a-t-il une vierge encore vivante? (cm)

2015 Notre Dame des hormones (mm)

Publications

2012 Féminisme, ravale et politique – *Les écrits du cinéma incohérent n°1 (La Belle époque)*

2012 Fleurs de salives
Éditions Cornelius

2007 Mie, un film figé
Éditions Fotokino

INSTITUTION

Le Parvis Scène Nationale Tarbes-Pyrénées Centre d'art contemporain

Le centre d'art contemporain du Parvis est un lieu atypique !

Installé depuis plus de quarante ans au cœur d'un centre commercial situé en périphérie de Tarbes, il est engagé, aux côtés de la scène nationale et du cinéma du Parvis, au soutien actif de la création contemporaine dans toute sa diversité.

Lieu de production, de diffusion, de médiation et d'édition de l'art contemporain, le centre d'art propose une programmation annuelle de 4 à 5 expositions temporaires de rayonnement national et international.

Monographiques et collectives, elles font appel à la création confirmée comme à l'émergence et soutiennent pour ce faire l'expérimentation artistique.

Chaque exposition est assortie de productions d'œuvres inédites et d'une politique de médiation culturelle exigeante et conviviale qui propose au public un éclairage singulier de la création artistique actuelle. Régulièrement, les projets du centre d'art se déploient hors-les-murs avec des expositions et des résidences artistiques sur tout le département des Hautes-Pyrénées et au-delà.

Il développe par ailleurs une politique d'éditions en lien avec les artistes et les lieux partenaires.

La programmation artistique s'inspire de réflexions précises attachées à la réalité du lieu, mais partagée par la scène artistique actuelle : la transdisciplinarité artistique, ou scientifique, le rapport au vivant, les géographies intimes et collectives, la dérive des imaginaires. Les expositions qui se succèdent se répondent les unes aux autres ouvrant de nouvelles perspectives sur le monde d'aujourd'hui et de nouvelles formes d'exploration de nos propres facultés imaginatives. Entre poésie noire et joyeuse, où se mêlent violence et légèreté, actualité et intemporalité, formes dionysiaques et concepts rigoureux, le centre d'art contemporain prévoit plusieurs axes d'exploration qui repensent l'art, le réel, la société, la science, l'altérité, le vivant et le paysage comme autant de champs d'expérimentation à partager avec le public.

Dans une attitude d'esprit qui associe l'ouverture à l'expérience, la curiosité à la sagacité, le désir à la réflexion, la médiation et l'action culturelle quant à elles sont envisagées comme des prolongements naturels de la programmation. Souvent conçue avec les artistes exposés, au moment où les œuvres et les contenus apparaissent, l'adresse faite aux publics cherche en permanence à renouveler le plaisir de découvrir et le regard sur les œuvres : visites guidées et ateliers de création, conférences et formation, workshops, rencontres artistiques sont autant de propositions partagées entre les artistes et les publics.

Parmi les artistes exposés depuis près de 40 ans on trouve : Erik Diteman, Alain Séchas, Atelier van Lieshout, Franck Scurti, Xavier Veilhan, John Armleder, Bernard Frieze, Claude Lévêque, Claude Closky, Pierre Joseph, Christophe Drager. Plus récemment Jean-Luc Verna, Lida Abdul, Djamel Tatah, Mounir Fatmi, Anita Molinero. Et enfin, Jacques Lizène, Arnaud Labelle-Rojoux, Dora García, Les frères Chapuisat, Botto & Bruno, Damien Deroubaix, Gisèle Vienne, John Cornu, Marnie Weber, Michel Blazy, Céleste Boursier-Mougenot, Jérôme Zonder, Berdaguer & Péjus, Claire Tabouret, Nina Childress, Philippe Quesne, Philippe Ramette, Dominique Blais, Elodie Lesourd, Jeremy Deller, Rolf Julius, Kapwani Kiwanga, Barthélémy Togo, Marco Godinho, Art Orienté Objet, Abraham Poincheval, Bianca Bondi...

Le Parvis centre d'art contemporain est membre de d.c.a, Association française de développement des centres d'art, du réseau Air de Midi - Art Contemporain en Occitanie et du LMAC-Laboratoire des Médiations en Art Contemporain d'Occitanie. Il reçoit le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, de la DRAC Occitanie, du Conseil régional d'Occitanie Pyrénées - Méditerranée, du Département des Hautes-Pyrénées, de l'agglomération Tarbes-Lourdes, ainsi que du GIE du magasin Leclerc Méridien.

AUTOUR DE L'EXPOSITION

Pour les scolaires

Gratuit - uniquement sur réservation
centredart@parvis.net

La visite d'exposition et son atelier de création « Papiers créatifs »

Bertrand Mandico dessine ses scénarii sur des grands cahiers qu'il complète avec des papiers découpés et des collages. Cet atelier sera l'occasion pour les enfants de s'initier à l'art du pop-up et autres compositions de papiers, pliés ou découpés, comme l'origami.

CE1-CE2

La visite d'exposition et son atelier de création « Petit théâtre d'ombres »

Le théâtre d'ombres est sans doute l'ancêtre du cinéma. Il consiste à projeter sur un mur ou un écran des ombres produites par des silhouettes découpées que l'on agite dans un faisceau lumineux. Du scénario à la réalisation, chaque étape de création sera l'occasion pour les enfants de se familiariser avec l'art des ombres.

CM1 > 5ème

La visite d'exposition et son atelier de création « Scrapbook »

Bertrand Mandico utilise le scrapbooking pour donner vie à ses scénarii. Cette pratique hybride qui associe des images de différentes provenances, mêlées à des textes et objets divers, est une autre manière d'inventer la matière d'un film.

4ème > 3ème

La visite d'exposition et son atelier de création « Décor de cinéma »

En s'inspirant des formes organiques et hybrides que Bertrand Mandico présente dans l'exposition, les élèves seront amenés à concevoir et construire des éléments de décor d'après un scénario issu du genre film noir.

2nde > Tle

Initiation à l'histoire de l'art « Art et cinéma »

Bon nombre d'artistes aujourd'hui mélangent les esthétiques, les genres et les techniques. Ils les transforment pour créer des œuvres pleinement vivantes et actives pour mieux donner à expérimenter ce qui est créé. Quels sont les partis-pris esthétiques et artistiques qui ont fait émerger, et nourrissent encore, les formes qui mettent en relation art contemporain et cinéma ? C'est la question que se propose d'explorer avec les élèves l'artiste et conférencier Alain-Jacques Levrier-Mussat.

2nde > Tle

Une expo + un film

Les langages cinématographique et plastique s'hybrident à merveille. Cette formule permettra aux élèves les modalités de création d'un film.

CE1>CM2 : visite expo + atelier (1h) + film *Maya, donne-moi un titre* de Michel Gondry (1h)

6ème>3ème : visite expo + atelier (1h) + film *Soyez sympa, rembobinez* de Michel Gondry (1h34)

2nde>Tle : visite expo + atelier (1h) + film *Les garçons sauvages* de Bertrand Mandico (1h50)

Pour les familles et le hors-temps scolaire

Tarif : 5€/enfant - gratuit pour les accompagnants

3€/enfants en groupe - gratuit pour les accompagnants

uniquement sur réservation

reservationt@parvis.net

La visite d'exposition et l'atelier pâtisserie « Choco N&B »

L'univers de Bertrand Mandico est délibérément noir, profond et corsé... comme le chocolat, blanc et noir, dont on raffole ! Après la découverte de l'exposition qui nous en apprendra beaucoup sur le monde du cinéma, les enfants rejoindront notre cheffe de cuisine pour un atelier consacré aux saveurs du chocolat.

Mer. 26 nov. 14h30-16h

Dès 6 ans

La visite d'exposition et l'atelier « Être dans les petits papiers »

Une aventure de création à vivre intensément à travers le découpage et le collage de papiers, d'images, de mots de toutes sortes et de toutes provenances, que l'on va rehausser de peinture, de textures et autres parures. Ou l'art de fabriquer autrement une histoire.

Mer. 17 déc. 14h30-16h

Dès 6 ans

La visite d'exposition et l'atelier « Les jeux d'ombres »

L'atelier sera l'occasion pour les enfants de découvrir la magie du théâtre d'ombres. De la création des figurines à leur mise en scène à travers le faisceau lumineux sur l'écran, les ombres créées par les enfants nous entraîneront dans des histoires captivantes inspirées de mythologies et de culture. pop

Mer. 14 janv. 14h30-16h

Dès 7 ans

Les rendez-vous du centre d'art

Gratuit - uniquement sur réservation

reservation@parvis.net

Tournage en public du film

Si la nuit m'oublie, crevez mes illusions
par Bertrand Mandico

ATTENTION EVENEMENT !

Réalisé sous forme d'une performance accessible aux publics du 14 au 16 novembre, le film tourné au centre d'art donne son titre à l'exposition. Vous pouvez y assister sur une ou plusieurs sessions. Une fois achevé, le tournage « abandonné » constituera avec son décor, ses matériels de projections et de scénographie, une exposition en forme de plateau de cinéma...

Ven. 14 novembre, Sam. 15 novembre, Dim. 16 novembre

Places limitées. Plusieurs sessions sont possibles, choisissez la vôtre !

10h-10h40 / 10h40-11h20 / 11h20-12h / 15h-15h40 / 15h40-16h20 / 16h20-17h

La visite en LSF de l'exposition

Ouverte à toutes et tous, la visite guidée en langue des signes française est réalisée par la médiatrice culturelle et artiste Sylvanie Tendron, elle même sourde. Elle sera interprétée en français par Chloé Cazenavette de Sigma Interprétation.

Après la visite guidée, nous vous invitons à poursuivre la soirée au théâtre avec le spectacle *Je préfère regarder par la fenêtre* de Lucie Lataste à 21h00.

jeu. 18 décembre 20h-20h45

**Rencontre avec Bertrand Mandico,
Elina Löwensohn et Pacôme Thiellement
« Conférence Anticinéma » autour du film
*La déviante comédie***

« L'Anticinéma, c'est fuir le cinéma pour mieux le retrouver » dit Bertrand Mandico à propos du concept théorique et poétique qui guide l'ensemble de sa création cinématographique. Pour cette soirée, le réalisateur invite son égérie, l'actrice Elina Löwensohn et l'essayiste Pacôme Thiellement à dialoguer avec lui et le public à l'issue du film *La déviante comédie* (2024) projeté sur le grand écran de la salle de spectacle du Parvis.

Mar. 06 janvier dans la grande salle de spectacle

19h : La déviante comédie

20h30 : discussion avec Bertrand Mandico, ses invités et le public

Finissage de l'exposition

« Playlist from Bertand Mandico »

Pour clôturer en musique son exposition au centre d'art, Bertrand Mandico nous a confié sa playlist, celle qui l'accompagne et qui l'inspire depuis toujours à travers ses morceaux fétiches et ses albums préférés pour un DJ Set endiable. Ce prélude musical ouvrira la voie au spectacle de Renaud Cojo *While my guitar gently weeps* qui réunira sur scène des chanteurs comme Mathias Malzieu ou Barbara Carlotti interprétant, en mode Cover Band, leurs morceaux favoris.

Sam. 17 janvier 18h-19h

INFORMATIONS PRATIQUES

Le Parvis, centre d'art contemporain

Centre Méridien
Route de Pau
65420 Ibos
www.parvis.net

Magali Gentet

Responsable du centre d'art et commissaire des expositions
magali.gentet@parvis.net

Catherine Fontaine

Service des publics
centredart@parvis.net - 05 62 90 60 82

Horaires d'ouverture

Du mardi au samedi
De 11h à 13h et de 14h à 18h30
Horaires modulables pour les groupes
Entrée libre
Fermé les jours fériés

Scolaires et autres groupes

Visites et ateliers adaptés aux niveaux des classes et des groupes
Uniquement sur réservation
centredart@parvis.net
Expositions et activités gratuites pour les scolaires

Pour venir au Parvis à Ibos

En voiture

Depuis Toulouse : Autoroute A64, sortie 12.
Après l'échangeur, au premier rond-point : suivre direction Le Parvis scène nationale
Depuis Pau : Autoroute A64, sortie 12.
Après l'échangeur, au premier rond-point : suivre direction Le Parvis scène nationale

En avion

Paris Orly Ouest / Tarbes Lourdes Ossun
(2 fréquences par jour avec Volotea)

En bus depuis Tarbes centre Transport en commun à 1€

En journée :
ligne de bus T1 arrêt Ibos Méridien jusqu'à 20h12 depuis la Place Verdun (Tarbes)

En soirée :

Les soirs de vernissage, conférences et rencontres du centre d'art - Les soirs de spectacle et soirées cinéma
TLP mobilités, le réseau de bus du Grand Tarbes, propose un service de transport à la demande à 1€
réservation sur simple appel téléphonique au plus tard la veille et avant 17h au : **0 800 800 394**

En covoiturage

Via notre site internet, rendez-vous sur la page de l'événement auquel vous assistez.
Cliquez sur le bouton « covoiturage » qui se trouve dans la colonne de droite.
Un volet s'ouvre pour vous permettre de consulter les annonces ou d'en déposer une.
C'est gratuit et sans inscription !
Vous pouvez également déposer vos annonces à la billetterie du Parvis.